Gérald Allard. *La Boétie et Montaigne sur les liens humains*. Québec, Le Griffon d'Argile, 1994. Pp. x, 312.

Gérald Allard, professeur de philosophie au Collège de Sainte-Foy (Québec) où il enseigne depuis une vingtaine d'années, vient de publier son cinquième ouvrage, lequel porte, en partie au moins, sur l'amitié entre La Boétie (1530-1563) et Montaigne (1533-1592). Fait digne de remarque, c'est la seconde fois que l'auteur consacre un livre à La Boétie. En effet, en 1983, il avait fait paraître aux mêmes éditions le *Discours de la servitude volontaire. Modernisation, présentation et commentaire* (192 pages). Ce qui distingue nettement ce volume de celui de 1983, c'est qu'il a fait toilette neuve. L'avant-propos est tout à fait différent. Les années 1576, 1723 et 1853 ont été ajoutées à la chronologie, tandis que celles de 1562 et de 1577 n'y figurent plus; de légères modifications ont été apportées aux années 1517, 1524, 1541, 1547 et 1553. Mentionnons que les notes, rejetées à la fin, sont passées de 209 à 362 et que la bibliographie est à la fois mieux présentée et plus critique. Qui plus est, le bloc monolithique de 28 pages chez La Boétie, qui figure en regard de la version moderne comme dans les textes des Collections Budé ou Loeb, a été, avec raison, réparti en 97 paragraphes bien numérotés, ce qui en facilite grandement la lecture et la compréhension, puis l'analyse critique et subtile qu'en fait Gérald Allard dans son commentaire (pp. 135-263).

Cet opusculé *De la servitude volontaire* ou *Contre Un* est l'oeuvre (circa 1548) d'un jeune collégien, fort brillant et cultivé, nourri des Anciens et aussi versé en grec et en latin qu'en français. Son texte a longtemps couru en manuscrits sans nom d'auteur, sans date et sans titre, répandu surtout par des huguenots révolutionnaires qui s'en servaient à contretemps durant la dégénérescence politique de la France au cours des années 1560-1570, ce qui incita Montaigne à en retarder la publication. Il a finalement paru, toujours sans nom d'auteur, dans cette collection de libelles et de pamphlets protestants que Simon Goulart publia à Meidelbourg en 1576-1577, sous le titre *Mémoires de l'État de France sous Charles IX*. Au XVI^e siècle on relève deux autres réimpressions en 1578 et 1579. Puis c'est l'oubli total au XVII^e siècle, sauf que le Cardinal de Richelieu, qui en désirait un exemplaire, dut verser le prix fort à un malin libraire de Paris. C'est seulement en 1723 que le nom de l'auteur, La Boétie, est reconnu publiquement dans une édition des *Essais* de Montaigne. Puis peu après paraissent trois réimpressions: 1740, 1769, 1780, au début de la Révolution française. J'ai relevé treize éditions au XIX^e siècle. Au moins une dizaine ont vu le jour dans notre premier demi-siècle: à noter que trois d'entre elles ont paru en 1941, 1942 et 1943 sous l'occupation allemande; la résistance faisait du bon travail et les Allemands n'y voyaient goutte. Soit dit en passant, Jean Anouilh ne réussit-il pas à faire représenter son *Antigone* à Paris en 1942? De même que les protestants du XVI^e siècle utilisèrent le texte de La Boétie à leurs desseins, de même firent les résistants au cours de la Seconde Guerre mondiale. Ajoutons qu'il a été traduit en anglais et en italien. Le sujet qui y est débattu est et sera toujours d'actualité. Il est le plus célèbre des opusculs de l'auteur, et son histoire est aussi fascinante qu'instructive.

Que signifient ici discours et servitude volontaire? La Boétie l'appelait dans le

privé tout simplement “La Servitude volontaire.” Il l’a, pour ainsi dire, personnifiée en la faisant précéder du mot discours, comme on dit discours de Démosthène ou de Cicéron, du Général de Gaulle ou de Winston Churchill. Le mot discours est pris ici dans l’acception latine de *discursus*, course errante ici et là, de tous côtés, conversation, entretiens à bâtons rompus, essai, observations, sans plan précis. Servitude volontaire, *voluntaria servitus*, est un oxymoron, figure de rhétorique consistant à faire une ingénieuse alliance de mots contradictoires, comme dans: agitation stérile, *strenua inertia*, voluntary subjection, douce violence, sagesse folle, *insaniens sapientia*, hâte-toi lentement. C’est une traduction précise du mot grec ἠθελοδοουλεία (*ethelodouleia*) employé la première fois par Platon (*Le Banquet* 184c) et repris par le néo-platonicien Proclus dans le sens de l’amitié qui n’est ni esclavage ni une flatterie mais une agréable et libre servitude. Quant au *Contre Un*, c’est le public qui a ainsi rebaptisé le *Discours de la servitude volontaire* en lui donnant ce sous-titre. À noter que La Boétie l’avait adressé à son condisciple, le baron de Longa, à Bergerac, citadelle des calvinistes au XVI^e siècle (Paix de Bergerac, 1577). Il préférerait de beaucoup la démocratie ou la république à tout autre régime politique.

Outre le titre ci-dessus mentionné, la page de couverture du livre de Gérard Allard comprend ce qui suit: Étienne de La Boétie *Discours de la servitude volontaire*. Michel de Montaigne *Lettres de l’amitié*. Le volume lui-même comporte un avant-propos (viii-xi), le texte de La Boétie avec la transcription moderne en regard (3-61), quelques lettres de Montaigne (63-113), *De l’amitié* (114-131), Commentaire (135-263), Notes (265-363), Chronologie (305-309), Bibliographie (311-312). Il est solidement charpenté et marqué au coin de l’érudition, voire de la subtilité dans l’analyse ou le commentaire. Le note 309 mériterait à elle seule un long commentaire.

Les principales sources de La Boétie sont les trois *Vies*, de Brutus, de César et de Cicéron, par Plutarque. Peut-être pourrait-on y ajouter le *De l’institution du prince* (1547), ouvrage posthume de Guillaume Budé, écrit en 1519, le seul ouvrage de cet auteur écrit en français, qui fourmille de citations empruntées aux Anciens. Deux leitmotivs ou thèmes généraux s’entrecroisent dans l’opuscule de La Boétie que Gérard Allard a habilement décortiqués: la servitude et la liberté, l’homme de troupeau et l’homme de société; les liens humains sont amicaux ou hostiles. L’homme de société est toujours menacé, s’il n’y prend garde, de devenir l’homme de troupeau. La liberté est en péril. Voilà pourquoi il faut être constamment sur le qui-vive pour la conserver, répète La Boétie. Aussi préfère-t-il de beaucoup la démocratie ou la république à la monarchie ou au régime impérial. Il est contre le “tyranneau qui, en tenant les hommes pour un troupeau, est victime de lui-même, de son égoïsme, de son entourage, de ses complices, de ses victimes. Ce sont les sociétés molles dans leurs attitudes, dans leurs gestes, dans leurs idées, dans leurs projets qui sont les artisanes de leur propre servitude; l’apathie, l’indifférence, la lâcheté des sociétés font la force des mauvais chefs, peu importe leur nom. Pour s’en débarrasser, les sociétés molles n’ont qu’à se réveiller et à refuser de les soutenir. Tel est le premier thème. Le second concerne le respect de l’autre, le bon voisinage, la fidélité, la servitude agréable et librement

partagée qu'est l'amitié. L'homme se doit de la cultiver comme une plante vivace.

Je tiens l'opuscule de l'ami de Montaigne pour un monologue intérieur, une sorte de rêverie dialoguée, un essai non revu et corrigé, une méditation décousue, dénudée de plan et de transitions, truffée aussi d'allusions contemporaines, par exemple, à Ronsard et sa *Franciade* (1572) en cours de composition, ou à la vigueur de la jeune poésie française. On y trouve également des contradictions bouleversantes, comme une tirade contre la Bible et une proclamation de la valeur chrétienne de la fraternité humaine. Au fond, il s'agit d'un essai bicéphale, dynamique, un peu alambiqué et ambigu, mais, somme toute, beaucoup plus positif que négatif, encourageant que défaitiste. Aussi Montaigne, mais surtout les résistants de tout milieu et de tout âge eurent-ils tôt fait de trouver une âme soeur dans le jeune homme qui l'avait écrit. De là ses nombreuses rééditions depuis 1548.

À l'instar des Rhétoriciens de son temps, il emploie des diminutifs tels que: "hommereau, larronneau, tyranneau," comme il multiplie les exclamations, les interrogations, les digressions, les oxymorons, les remarques incidentes, les rappels et les retours en arrière. Sa prose est plus lucide et moins fleurie que ses vers. Témoin sa traduction en seize vers du terrible supplice de Salmonée rendu en dix par Virgile dans son *Énéide* (VI, 586-595).

Ce qui frappe le lecteur de cet ouvrage, c'est la facilité avec laquelle La Boétie et Montaigne — le premier dans son *Discours*, le second dans ses *Lettres de l'amitié* — savent trouver et rendre les nuances de leur pensée philosophique. On dirait deux professeurs à l'oeuvre qui possèdent chacun la connaissance théorique et pratique du thème qu'ils traitent. Le premier chapitre du *Discours* s'intitule fort justement *Le Contre Un*. Le citoyen doit se méfier des "appâts de la servitude," des "outils de la tyrannie." Les habitants de Sardes, par exemple, cessèrent de se révolter contre Cyrus le jour où le tyran fit construire des arénas, des tavernes et des lupanars (pp. 37-39). Néron avait un beau modèle.

L'enregistrement par Montaigne des longues et pathétiques heures d'agonie de son ami, mort à 33 ans, est un témoignage d'importance et de qualité. Montaigne lui rend un hommage bien mérité et monte en épingle les 29 sonnets, dédiés à madame de Grammont. On se doit de lire le texte de Montaigne pour comprendre les liens profonds qui unissaient les deux hommes. Et l'amitié de Montaigne perdura la longueur de sa vie. La Boétie, humaniste de la Renaissance, demeure, non un esthète capricieux, mais un clerc qui ne trahit point, un modèle d'intellectuel convaincu qui refuse à tout prix la servitude politique et va même jusqu'à proposer la révolte. Son aîné, Montaigne, quoique moins radical, comprend cette conviction, Pareils liens humains sont indissolubles.

L'ouvrage de Gérard Allard paraît à son heure — les tyrans ne manquent pas au XX^e siècle — et est donc une bonne action. Je forme le voeu ardent que la prochaine réimpression contienne un index des noms propres, car j'en ai compté 14, seulement à la page 33 prise au hasard. Mais tel quel, ce livre est bien composé, bien pensé, bien rendu et bien senti.

MAURICE LEBEL, *Université Laval*